

Compassion, Louise Deschênes, TROIS, Laval, 2004, 257 p.

Andrée Dahan

Numéro 71, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dahan, A. (2005). Compte rendu de [*Compassion*, Louise Deschênes, TROIS, Laval, 2004, 257 p.] *Brèves littéraires*, (71), 105–106.

Compassion

Louise Deschênes

TROIS, Laval, 2004, 257 p.

par **Andrée Dahan**

Une maison de retraite dans un jardin abandonné. Ç'aurait pu être le lieu de toute sérénité conjugée avec sagesse et résignation, mais tel n'est pas le cas dans le roman de Louise Deschênes. Nous pénétrons dans un monde de vies usées, de regrets, de deuils, de frustration, souvent traversé de drames secrets. « Les murs pleurent, rougissent ou tremblent parfois, s'animent d'images vacillantes, mais ils demeurent toujours les mêmes, aussi opaques, aussi impénétrables que les souvenirs desséchés [...] »

Nous sommes dans l'univers d'Alice et d'Éliane (alias Élange) son amie et dans le petit monde des huit pensionnaires qui gravitent autour d'elles. Dernière station avant l'arrêt ultime. De petits événements surviennent et soulignent préoccupations ou insignifiance : amitié, décès, larcins, visites, déception.

Par petites touches, de chapitre en chapitre, passé alternant au présent, nous découvrons le drame d'Alice, de son premier enfant, Louis, et des conséquences sur sa vie de famille entièrement happée par la maladie de l'aîné.

Abstraction faite de quelques films flamboyants à grand succès, peu de récits de fiction se penchent sur l'autisme et Louise Deschênes réussit un double pari, celui d'en parler et celui de le faire avec adresse.

Ce récit, comme celui de Françoise Lefèvre dans son roman choc : *Le petit prince cannibale**, décrit la détresse des mères et le combat qu'elles mènent seules contre les forces du mal. Face à la famille et au village qui ne savent ni ne veulent tolérer l'anomalie, la question de l'être et du paraître prend des tournures dramatiques. Être mère et mère admirable devient facilement un boulet.

Cette traversée de la douleur nous mènera vers une forme de libération dans la deuxième partie du roman pour laquelle la structure est déconstruite par l'intervention du narrateur. Antoine, le frère de Louis, nous livre ses propres états d'âme, la détresse d'Alice, ses aveux et la figure hautement humaine d'Éliane. Après s'être cherché en vain dans le couple mère/enfant autiste, Antoine s'acheminera vers une maturité qui lui ouvrira les portes de l'espoir.

Langue maîtrisée et belle : « Le mot *accueil* est en lui même une sorte de méditation. À peine prononcé, une volée de couleurs s'élève dans son sang. Élange a l'impression que ce mot n'appartient qu'à elle, qu'il s'adapte parfaitement aux contours de son âme, cette petite chose étrange dont elle ne peut se détacher et qui doit bien représenter le début d'une pensée. », le travail de la phrase sait se prêter à la poésie quand il devient plainte pour l'enfant malade.

Louise Deschênes a réussi un roman écrit avec sensibilité, justesse et mesure.

* Éditions Actes Sud, Arles, 1990.